

Table ronde du 10 mai 2007  
Centre Saint-Louis de France (Rome)

Réactions de Roland Meynet

**1. Réaction à la communication de S.E.R. le Cardinal Vanhoye**

Je ne saurais trop remercier le Cardinal Vanhoye pour toutes les bonnes choses qu'il a bien voulu dire sur mon travail. De la part d'un chercheur qui a joué un rôle si important dans l'histoire de ce qui devait devenir l'analyse rhétorique, ses paroles acquièrent un poids que personne ne saurait sous-estimer et dont je lui suis très reconnaissant.

Je lui suis d'autant plus reconnaissant du fait qu'il m'a aussi adressé quelques critiques. Ce sont en effet celles-ci qui permettent de progresser, ou du moins de fournir l'occasion de préciser sa propre pensée.

Je reconnais bien volontiers que d'avoir intitulé les grandes divisions de mon commentaire de Luc « parties », alors qu'elles correspondent très exactement aux quatre « sections » de l'évangile, n'est pas très heureux et pourrait prêter à confusion. C'est sans doute la force de l'habitude qui m'a fait employer le terme de « partie », qui est sans conteste celui que l'on utilise spontanément pour qualifier les divisions majeures d'un livre moderne quelque peu développé. C'est du reste ainsi que j'ai intitulé les trois grandes divisions du *Traité*. Merci donc d'avoir attiré mon attention sur cette incohérence, qui a échappé non seulement à l'auteur mais aussi à son éditeur, Jean-François Bouthors, pourtant si attentif et même si heureusement pointilleux.

La seconde critique du Cardinal touche aussi à une question de division, bien plus importante que la première, puisqu'elle regarde l'organisation de l'évangile de Luc. Je le remercie de me donner ainsi l'occasion d'exposer brièvement ma position sur un point aussi délicat que décisif. Pourquoi n'ai-je pas reconnu à l'introduction si solennelle de la séquence du ministère de Jean Baptiste (Lc 3,1-21) une limite entre deux des quatre sections de l'évangile ? J'y vois une limite non seulement entre deux séquences<sup>1</sup>, celles que j'appelle A6 et A7 ; c'est-à-dire les sixième et septième séquences de la section A (la séquence A6 rapporte la perte et le recouvrement de Jésus au temple) ; j'y vois aussi une limite entre sous-sections. Les deux premières sous-sections de la section A mettent en parallèle les annonces à Zacharie et à Marie, puis les naissances de Jean et de Jésus ; la dernière aussi met en parallèle Jean qui prépare la venue de Jésus (3,1-21) et Jésus qui se prépare à sa venue (3,1-4,13). Quant à la troisième sous-section, où il ne s'agit que de Jésus, elle assure le passage

---

<sup>1</sup> Une séquence est un ensemble organique de plusieurs passages (ou péripécopes) ; la séquence peut aussi ne comporter qu'un seul passage.

entre l'enfance et la vie adulte : c'est d'abord Jésus qui tout bébé est consacré à Dieu au temple (2,21-40) et c'est ensuite Jésus lui-même qui, à environ douze ans, se consacre à son Père dans le temple (2,41-52). La première section de l'évangile, on le pressent, se révèle d'une cohérence très ferme, que je ne puis qu'évoquer brièvement ici (voir *L'Évangile de Luc*, p. 189-207).

Mais, pour déterminer les limites d'une unité, de quelque niveau que ce soit, il ne suffit pas d'en avoir déterminé la composition et la cohérence interne ; il faut aussi que les unités de même niveau qui la précèdent et/ou la suivent soient elles aussi bien composées et cohérentes. On comprendra sans peine qu'il faille dans ce cas considérer seulement la deuxième section, puisque la section A est la première et n'est donc pas précédée par une autre section (sinon le Prologue). Or la section B (4,14–9,50) est d'une composition extrêmement élaborée et équilibrée, en particulier selon un parallélisme étonnant entre hommes et femmes, qu'il m'est, bien entendu, impossible d'exposer ici (voir *L'Évangile de Luc*, p. 435-475). Le point de méthode capital est donc celui-ci : un seul critère est toujours insuffisant pour déterminer une division ou une composition. Un seul exemple : la césure de 9,51, reconnue par tous (ou presque), qui marque le grand départ de la Galilée pour le voyage vers Jérusalem, cette césure ne suffit pas à elle seule à déterminer la ligne de partage entre les deuxième et troisième sections. Il faut en effet d'abord que les limites de la première séquence de la troisième section aient été découvertes et que la cohérence de la séquence C1 (première séquence de la section C : 9,51–10-42) ait été assurée, ce qui suppose que le même travail ait été fait pour la dernière séquence de la deuxième section, la séquence B8 (9,1-50). Le principe est clair : *on n'est sûr des limites d'une unité que lorsqu'on a établi aussi celles des unités qui la précèdent et la suivent, ce qui veut dire qu'il en va ensuite de même pour l'unité qui précède et pour l'unité qui suit, et donc, en toute logique, pour toutes les unités, jusqu'aux limites du livre.*

Dernière considération, concernant cette fois-ci l'architecture d'ensemble du livre. Le livre n'est pas seulement formé de quatre sections ; ces sections forment à leur tour un système, un ensemble cohérent. Je ne ferai ici allusion qu'à un seul fait, celui des rapports entre les sections extrêmes. Les deux sections centrales se correspondent et c'est pourquoi je les ai intitulées :

Jésus constitue	la communauté de ses disciples	en Galilée	4,14–9,50
Jésus conduit	la communauté de ses disciples	à Jérusalem	9,51–21,38

Quant aux sections extrêmes, je leur ai donné comme titre, pour donner à entendre les rapports essentiels qu'elles entretiennent entre elles :

La venue	du Christ	préparée	par les messagers	du Seigneur	1,5–4,13
La Pâque	du Christ	annoncée	par les Écritures	d'Israël	22,1–24,53

Il se trouve que ces deux sections extrêmes se correspondent de manière étonnante, déjà au seul plan quantitatif, les quatre sous-sections de la première avec les quatre séquences de la dernière (le compte est fait en nombre de signes, espaces inclus, accents et ponctuation exclus) :

Section A		Section D	
<i>A1–A2 :</i>	4 816	<i>D1 :</i>	4 742
<i>A3–A4 :</i>	3 862	<i>D2 :</i>	3 760
<i>A5–A6 :</i>	3 179	<i>D3 :</i>	2 833
<i>A7–A8 :</i>	4 656	<i>D4 :</i>	4 846
Total :	<b>16 513</b>	Total :	<b>16 181</b>

Pour les autres rapports entre les deux sections, qui sont évidemment bien plus importants que l'équilibre des masses, je ne puis que renvoyer à *L'Évangile de Luc*, 975-994.

Pour conclure ces quelques notes, je remercie encore très vivement le Cardinal Vanhoye de sa très courtoise et surtout très utile « provocation » !

---

## 2. Réaction à la communication du P. Pietro Bovati

L'intervention de Pietro Bovati a porté essentiellement sur des questions de méthode qui auront intéressé au premier chef ceux qui s'adonnent à l'étude des Écritures, mais plus largement tous les lecteurs de la Bible. Je l'en remercie vivement. Par ces quelques lignes, je voudrais rebondir sur ce qu'il a dit, en abordant une question méthodologique moi aussi. Je ne m'attarderai pas sur quelque point de détail, mais sur la place et le rôle de l'analyse rhétorique dans le champ du travail exégétique.

On connaît le document de la Commission biblique pontificale, *L'Interprétation de la Bible dans l'Église*, publié en 1993, lorsque le P. Vanhoye était secrétaire de ladite commission. Ce document qui a fait date et demeure une référence obligée, présente l'analyse rhétorique comme une « méthode ». Une méthode parmi d'autres, après la méthode historico-critique ; c'est même la première des « nouvelles méthodes » qui comptent aussi l'analyse narrative et l'analyse sémiotique, tout le reste étant qualifié d'approches, donc d'un caractère moins scientifique. On sait le rôle capital que le Secrétaire de la commission d'alors a joué pour promouvoir au rang noble des « méthodes » ces trois types d'analyse, à côté de la méthode historico-critique que beaucoup jugeaient – et jugent encore – la seule digne d'un tel honneur.

J'ai moi aussi qualifié pendant longtemps l'analyse rhétorique de « méthode » ; témoin le titre du premier livre où j'en ai exposé l'histoire et le système : *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible*. Or, peu à peu, j'en suis revenu. Je ne nie pas le caractère méthodique de l'analyse rhétorique biblique : le Traité en est la preuve, je crois. Toutefois, je préfère dire maintenant que l'analyse rhétorique représente une « opération » exégétique. Une parmi d'autres, qui sont tout aussi indispensables, depuis la critique textuelle, l'analyse grammaticale ou philologie et la lexicographie, jusqu'à l'histoire, la géographie, les institutions, les littératures et religions comparées, etc., sans parler de l'anthropologie, en particulier de type psychanalytique.

On pourrait penser, à première vue, que c'est rabaisser l'analyse rhétorique que de la ravalier à une simple « opération ». Je pense qu'il n'en est rien, au contraire. Si on

considère que c'est une méthode, il faut reconnaître que c'est une méthode parmi d'autres, que l'exégète peut donc choisir mais aussi rejeter au profit d'une autre. Si au contraire on dit que c'est une opération parmi les autres opérations du travail exégétique, on est en droit de prétendre qu'elle n'est pas laissée au choix de l'exégète, que c'est une opération indispensable, comme le sont aussi la critique textuelle, la lexicographie et toutes les autres opérations. Par ailleurs, il faut bien reconnaître que tous s'adonnent effectivement à cette opération, même si ce n'est pas avec le même soin : tous les exégètes doivent déterminer les limites du texte pris en considération, tous recherchent les divisions du texte, ce qu'ils appellent son « plan » ou sa « structure », tous prennent en considération son contexte. L'analyse rhétorique fournit les instruments – la méthode, si vous voulez – pour mener à bien cette opération particulière. Je suis donc tout à fait d'accord avec le P. Bovati pour dire que l'analyse rhétorique ne suffit pas pour l'étude des textes bibliques.

Du reste, dans le commentaire d'Amos que nous avons rédigé ensemble, une première rubrique, précédant celle de la « Composition », est intitulée « Texte » : y sont traitées les questions de critique textuelle, les problèmes grammaticaux et lexicographiques parmi les plus importants. Si mon commentaire de Luc ne comporte pas une telle rubrique, c'est que, étant donné l'ampleur du troisième évangile – qui est le plus long de tous –, il me fallait me limiter à ma contribution la plus spécifique – l'étude de la composition –, me reposant la plupart du temps sur les autres commentaires scientifiques pour toutes ces questions-là. En revanche, l'édition italienne du commentaire de la Lettre de Jacques, rédigé par Tomasz Kot, comporte la rubrique « Texte », où sont traitées les questions de critique textuelle, de grammaire et surtout de lexicographie. Mais, en ce qui concerne la traduction française de ce commentaire, notre éditeur a exigé que nous supprimions cette rubrique, pour alléger le livre et le rendre moins indigeste. Les points les plus importants qui se trouvaient dans la rubrique « Texte » ont donc été renvoyés en note.

---

### **Réaction à la communication du Professeur Pierre Magnard**

Quand j'ai appris, de la bouche même de Michel Serres, que m'avait été attribué le Grand Prix de philosophie, je n'en revenais pas. Ce que je ne réalisais pas, c'était surtout que ce fut un prix de « philosophie ». Alors que j'ai toujours été convaincu que je ne suis pas le moins du monde philosophe. Certains m'avaient fait remarquer que, l'Académie française ne décernant pas de prix d'exégèse biblique, ni même de théologie, c'était la philosophie qui avait été considérée la moins étrangère à ces sciences sacrées. Et, d'ailleurs, il n'y avait là rien de vraiment surprenant, puisque c'était le philosophe et académicien Michel Serres qui s'était mis en tête de me faire obtenir un prix. Bien sûr, je comprenais ces raisons, mais... tout de même !

Après la conférence du Professeur Magnard, et surtout après avoir lu et relu son texte, il me semble que je commence enfin à comprendre. Je constate que les préoccupations les plus essentielles qui sont les miennes, dans mon travail d'exégèse, rejoignent de très près celles du philosophe qu'est le Professeur Magnard. Il a en effet pointé très exactement les choses auxquelles je tiens le plus. J'en retiens une en particulier.

Son attention a été attirée par les compositions concentriques, tellement fréquentes dans les écrits bibliques, et surtout par leur fonction. En effet, il ne suffisait pas de remarquer l'existence des structures concentriques, encore qu'il était tout à fait capital d'en établir l'existence de manière précise et indubitable. Cela étant fait, encore fallait-il tenter d'en découvrir la fonction. Or celle-ci ne pouvait être déterminée que par l'examen de la nature du centre de ces constructions et par l'étude des rapports que ce centre entretient avec les autres éléments de la composition.

Quelles que soient les formes que revêt le centre – essentiellement : question, parabole ou citation (voir le chap. 8 du *Traité* sur le centre des composition concentriques, chapitre qui ne pouvait pas ne pas occuper une position centrale dans le livre !) – ce qui relie ces différentes concrétisations, c'est, je crois, leur caractère énigmatique. Et c'est sans doute cela qui permet de percevoir la différence fondamentale qui existe entre la rhétorique sémitique et la gréco-latine, différence que j'ai tenté de synthétiser dans la formule : « Le grec démontre, le juif montre ». L'étude des textes selon les lois d'organisation de la rhétorique biblique et sémitique permet d'identifier le centre, c'est-à-dire de découvrir ce qui en constitue la clé de lecture. « Le juif montre » où est la clé, plus exactement il indique dans quelle direction il faut chercher si on veut la trouver. Mais c'est au lecteur de la découvrir et... de la faire jouer.

Or c'est très exactement ce que le Professeur Magnard avait remarqué depuis longtemps chez l'auteur des *Pensées*. Pascal est imbibé de la Bible, qu'il a non seulement lue et relue sans cesse, mais qu'il s'est même essayé à en traduire quelques chapitres, qu'il a non seulement méditée mais aussi priée ; tant et si bien qu'il a fini par être marqué profondément par la rhétorique qui a présidé à leur composition. Cela se peut voir déjà dans la manière qu'il a de composer, une manière sans doute non réfléchie, mais pour ainsi dire réflexe, puisque j'ai pu le vérifier sur le texte sans conteste le plus spontané qu'il ait jamais écrit, le Mémorial (voir *Traité*, 650). Je profite de l'occasion pour remercier Marc Leclerc dont les entretiens m'ont incité à étudier ce texte. Mais ce ne sont probablement pas seulement les techniques d'écriture acquises par Pascal au contact prolongé et intime de la Bible qui sont les plus importantes (le fait devrait être vérifié sur d'autres pages des *Pensées*). À travers ces techniques, c'est surtout l'esprit qui anime tout le projet et qui rejoint ce qu'on appellera la sagesse propre de la Bible.

Tout réside en effet dans la place faite au lecteur, dans la dignité, dans la responsabilité qui lui est reconnue : un espace lui est laissé, un blanc est ménagé, une demeure lui est préparée, pour qu'il habite les Écritures et qu'il s'y sente chez lui, à l'aise, au large. Comme Dieu lui-même se sent à l'aise dans l'espace qui lui est réservé entre les deux chérubins de l'Arche d'alliance. Sinon, il n'y aurait pas élu domicile.

Mais, il me faut m'arrêter, car je me rends compte tout à coup que je commence à philosopher. Merci au Professeur Magnard qui a réussi ce tour de force de me révéler à moi-même. C'est sans doute cela en quoi consiste le métier de philosophe. Ainsi conçu, il n'est pas totalement étranger à la fonction essentielle de l'Écriture, qu'on appelle aussi révélation. Oserai-je avancer qu'entre nous, exégèse et philosophie s'entrevèlent ?